

Construction dans l'analyse

Jean Bergès

La construction porte-t-elle sur ce qui a été oublié ou sur l'insu ? C'est-à-dire un savoir sans sujet ? S'agit-il de réactualiser, découvrir, faire sortir de l'ombre ou des profondeurs les indices d'un savoir, de permettre *de mener au jour* un tesson enfoui, un son perdu, une représentation effacée ; s'agit-il de décoder un représentant à son image, à son logo, à la figurabilité de son figurable ? Auquel cas la construction vise à une enquête, à remplir des blancs ; à rentrer dans l'ADN du souvenir perdu par la segmentation de ses séquences, par une coupure dont l'outil peut être le traumatisme supposé, le remplacement d'une phase qui aurait fait défaut dans le développement, un éclairage anamnétique. Mais aussi comme Freud nous le rappelle dans son article, par le levier de l'*Aufhebung* : par cette dénégation qui permet d'en parler en affirmant qu'on n'y pense pas : non pas reconstruction sur un pan de ruine, mais certitude pour l'un des acteurs de la scène répondant à la certitude inverse pour l'autre acteur de l'autre scène. C'est de cela que part l'article de Freud : ma construction va-t-elle être l'objet d'une conviction ? acceptation ou refus. Pourquoi conviction ? Parce que dévoilant un fragment de vérité, ou s'y articulant nécessairement.

Comment penser cette conviction déterminée par la construction sans mettre en jeu la résistance, et particulièrement ce en quoi le transfert en est une ? Utilisation du fragment de vérité non pas dans ses rapports au savoir, mais dans sa place centrale dans la résistance ; résistance au nom de la vérité, sous les insignes de la Foi du Moi.

Mais s'agit-il de conviction dans l'analyse ? Freud nous rappelle qu'il n'en est rien, et que le mode du verbe de la séance n'est pas l'impératif ; je serais tenté de préciser qu'il s'agit du temps du Transitivity : celui qui s'établit de ce que par exemple la mère dit à son bébé qu'il a froid et par ce coup de force lui demande de s'identifier ce qu'elle dit, supposant en même temps qu'il en sait quelque chose du froid et faisant l'hypothèse d'une demande chez lui.

C'est dans la deuxième partie de son article que Freud parle d'hypothèse, en effet. Devant les rejets des ratés du refoulement, l'analyste va faire l'hypothèse de telle ou telle construction ou reconstruction et la proposer, non comme une interprétation fragmentaire, mais comme une architecture plus large.

C'est ce qui nous permet de souligner ici l'écart qui spécifie la construction et l'hypothèse. La première se propose comme une écriture à lire comme telle, (participant à ce en quoi je « m'embarque » dans la phrase, qui ne prendra son sens que rétroactivement, à sa fin), ou comme une maxime, un proverbe sur un mode grammatical indicatif, parfois impératif ou gérondif.

La seconde hypothèse, suppose nécessairement une tiercité, elle est de l'ordre du symbolique dans la mesure où elle n'est qu'une ébauche virtuelle. Et surtout parce qu'elle a nécessairement à voir avec la frustration, impliquée par l'éventualité de la ruine de cette hypothèse - en effet non seulement elle se heurte au risque de sa démonstration dans le domaine du possible ou de l'impossible, du vrai ou du faux, mais encore elle s'applique à la particulière temporalité de l'après coup, qui peut mener à sa fin de non recevoir. C'est là le lot commun de l'analyste et de l'analysant, et c'est en ce sens que le désir de l'analyste et le symptôme de l'analysant ne peuvent se conjuguer que dans le crédit que fait l'analyste à son analysant d'être capable de faire une construction ou une hypothèse, et non de supposer que l'analysant soit capable de les accepter.

Peut-être est-ce de la ruine de cette hypothèse que se constitue « actuel-

lement » ce que Freud appelle « les matières » sur laquelle porte le déni, et dont il nous dit que la construction peut nous permettre de découvrir les rapports avec la « matière » sur laquelle a porté jadis le refoulement ou le déni. Il s'agit, dans cet avatar, de l'hypothèse et non de la construction, me semble-t-il, d'une alternative préférable, par rapport au fragment de vérité, à celle que nous propose Freud, qui consiste à débarrasser ce noyau de ses déplacements et de le confronter à la réalité actuelle, comme s'il s'agissait du noyau de vérité contenu dans le délire.

Chez l'enfant de façon sans doute plus prégnante mais aussi chez l'adulte quant à la structure, nous devons tenir compte d'un parallélisme entre ce qui précède, qui intéresse le fragment de vérité, et ce à quoi Freud fait allusion comme étant aussi un fragment de vérité qu'il rattache à l'organique dans toute théorie sexuelle infantile. Entre vérité et savoir, ici aussi il s'agit de la mise en place, autour de ce noyau, d'une théorie qui vient se heurter non pas à la construction de l'analyste, non pas à la conviction délirante de l'enfant, mais bien plutôt au mensonge des parents (« la cigogne ») reconnu comme tel par l'enfant, et constituant la source de sa théorie. Il s'agit donc ici non pas de ce en quoi une hypothèse se trouve ruinée et manquer son objet par sa mise en cause ou la fin de non recevoir qu'on y oppose et du même coup la rendre inapte à assurer la conviction du patient, mais plutôt d'une faille, d'un manque qui vient contrebattre cette conviction qui couronnerait la construction de l'analyste. Il s'agit ici plutôt de la genèse de la théorie sexuelle infantile développée autour du mensonge parental, de l'impossible de leur solution au regard du réel organique su et insu comme tel par l'enfant.

Ainsi le manque apparaît-il le commun dénominateur autour duquel s'articule la position subjective de l'enfant vis à vis de ces deux noyaux de vérité, constituant l'insu du délire ou de la théorie sexuelle infantile.

Nous pouvons semble-t-il poser ici que ce qui fait *tenir* la construction dans l'analyse est de l'ordre non pas d'une signification ou de la découverte d'un sens, non pas de la reconstruction d'une période oubliée de l'histoire du sujet qui serait régie par un événement ou un développement prévisible, mais bien une absence de sens, ce en quoi le Signifiant a à faire avec le symbolique, au lieu du grand Autre.

Mais si ce signifiant fait tenir la construction dans son efficace, et ceci dans la cure elle-même, comment l'intervention de l'analyste peut elle trouver sa

justification et se poser pratiquement ?

Je me permets de proposer une réponse qui tienne compte de notre travail avec G. Balbo sur le transitivisme et de ce que l'étude des psychoses et de l'autisme chez l'enfant nous a amenés à préciser : c'est en faisant l'hypothèse que le patient est compétent à en faire une lui-même que l'analyste permet à son analysant d'être représenté pour un signifiant par le signifiant qui fait tenir la construction. C'est dans cette mesure que peut émerger le sujet de l'inconscient, celui qui venait à manquer au savoir sans sujet nécessaire à la réalité du refoulement.

Freud nous propose l'exemple suivant :

« Un jour un collègue m'amena sa jeune femme, qui lui causait des ennuis. Sous des prétextes divers elle lui refusait les rapports sexuels, et il s'attendait apparemment à ce que je la renseigne sur les conséquences de son comportement. J'y consentis et lui expliquai que son refus provoquerait probablement chez son mari des troubles de santé regrettables ou des tentations qui pourraient mener à la destruction de leur ménage. Il m'interrompit brusquement pour me dire : l'Anglais, chez qui vous avez posé le diagnostic de tumeur cérébrale, est bien mort, lui aussi. Ses paroles paraissaient d'abord incompréhensibles ; le mot aussi semblait énigmatique dans le contexte, car on n'avait parlé d'aucun autre mort. Un instant plus tard je compris. L'homme voulait apparemment abonder dans mon sens, il voulait dire : oui, vous avez parfaitement raison, votre diagnostic chez ce malade s'est confirmé aussi. »

Qu'il me soit permis de rapporter la clinique suivante.

Un enfant de huit ans en analyse depuis un an et demi pour une dépression à l'entrée du C.P. fait connaître dans une séance qu'il ne sera jamais plus grand que ses deux frères aînés, ce qu'il ne peut admettre. Cependant, il serait le plus grand si ses frères mouraient. D'ailleurs, peut-être a-t-il souhaité cela, puisqu'il sait comment il pourrait les tuer. C'est dans l'exposé de cette préméditation qu'il associe sur sa propre mort, dans une extrême vieillesse, dont il parle ainsi : « Quand je mourrai, ma mère *aussi* ». Puisque sa mère est plus âgée même que ses frères aînés, puisque le souhait de mort porte sur les frères plus âgés, il porte sur la mort de la mère aussi : il ne peut pas dire *sera* morte, mais aussi.

Deuxième exemple. A mon invité, un garçon de 13 ans tente une construction historique du divorce de ses parents, survenu quand il avait 6 mois : « Mes parents se sont séparés à six mois... non avant six mois. » Il s'arrête et après un silence « comme si moi ? A cause de moi ». Ce x qui est tombé c'est bien l'énigme de sa responsabilité dans cette construction, ce non sens qui commande son déni.

En somme, si construction il y a dans l'analyse, il semble que ce soit de l'ordre de la construction de la phrase.